

était devenue une succursale du café : « Ils se shootaient dans les toilettes, la brigade des stupés faisait des descentes, les gens se braquaient avec des couteaux, et, en plus, les bandes de rockys - les durs des cités des autres banlieues - venaient cogner sur les junks qu'ils ne peuvent pas supporter. On était arrivé au point que les gens de Draveil évitaient de passer devant la MJC, ils avaient peur. Naturellement, la municipalité en profitait pour nous tirer dans les pattes. Alors j'ai préféré fermer : on n'est pas un centre de prévention anti-drogue ».

La MJC est maintenant ouverte à nouveau et carbure à plein. Concerts, ateliers, cours, activités, on se retrouve entre défoncés et non défoncés. Pas de problème. Avec Patrick, j'ai fait un tour à la MJC. Il cherche. Je le vois disparaître et revenir avec un copain, Claude et une copine, Laurence. Ils confirment que la police a arrêté systématiquement les jeunes qui sortaient du café, hier soir et qu'« on » a décidé de se transporter « sur » la ville voisine, à Montgeron. Au café de Draveil, la situation devenait intenable.

Il semblerait que la police y mette un grand coup, cette fois. Alors qu'un deal et on se shoote dans les toilettes du café depuis trois ans, sans interruption. En fait depuis un an, l'Éducation Nationale et le ministère ont pointé l'Essonne comme le deuxième département (après les Alpes Maritimes) pour le nombre de morts par over-dose et, à l'intérieur du département : quinze morts officiellement recensés. Donc...

Un an pour nettoyer Draveil. « Maintenant, on s'attaque à Hyères, à Bruy, à St Geneviève » me dit le chef de la brigade des stupéfiants. Mais il ne se fait aucune illusion. Il me montre ses dossiers « drogue » ville par ville, il pense avoir démantelé les réseaux de trafic. « On a réussi à arrêter et inculper près de 100 personnes à St Michel sur Orge, mais on les retrouve trois mois plus tard ou un an ou deux ans après, ce sont toujours les mêmes. Ils recommencent ».

- A quoi ça sert de les mettre en prison ?

- A rien. On les retrouvera jusqu'à ce qu'ils meurent d'overdose. Je travaille dans du néant. On remplit Fleury Mérois et ils ressortent. Les magistrats sont submergés et à Fleury ils ne savent pas quoi en faire : c'est une prison, pas un hôpital et les drogués sont des malades, ils se suicident. A Fleury on leur donne des tranquillisants, c'est tout ».

Le fonctionnaire de la brigade des stupéfiants fait son travail consciencieusement. Avec les huit autres « fonctionnaires » affectés aux stupéfiants pour le département de l'Essonne, il s'est organisé une routine d'intervention : « Les arrestations se font deux fois par semaine, le lundi et le mercredi ».

.....?

- On a choisi le début de semaine pour ne pas encombrer les juges, qui peuvent ainsi absorber les dossiers. Et on évite les arrestations le samedi parce que ça dérange les magistrats !

- Et vous arrêtez combien de personnes par semaine ?

- A chaque sortie, entre 3 et 5. On fait une moyenne de trente par mois.

L'usage n'est pas poursuivi pénalement, la police n'arrête donc, théoriquement, que des « trafiquants ». Or, dans la défoncée à l'héro, bien évidemment, tout le monde achète et revend.

« le cannabis, je ne connais plus »

Nous sommes maintenant qu'à galérer. Retour au café. Rien. Laurence ramasse 800 balles pour se partager un gramme. « A Draveil, on essaie d'acheter au moins cinq grammes et de les revendre, pour se



Photo M. Rosenthal

payer sa dose. Mais c'est rare de pouvoir acheter plus de cinq grammes à la fois : 2000 francs... ». D'ailleurs les inculpés qui seront jugés mardi n'avaient chez eux qu'entre 0 et cinq grammes. Et des témoignages des copains qui les ont balancés. Cela peut suffire pour les envoyer en prison pendant quelques années comme « trafiquants ». En matière de drogue, les preuves matérielles sont aussi volatiles que le produit. Qu'importe, s'ils sont drogués - ce qu'ils reconnaissent - ils peuvent aussi être trafiquants. Une présomption de culpabilité qui fait que la loi s'applique aveuglément aux milliers de jeunes qui touchent, de près ou de loin, une fois ou souvent, à la poudre blanche.

D'ailleurs, dépassé par cette population infinie de nouveaux délinquants, le chef de la brigade me fait cette déclaration remarquable : « On a tellement à faire avec l'héroïne qu'on ne s'intéresse plus aux drogues douces. Le trafic de cannabis, je ne sais plus ce que c'est ! »

S'il tombe sur un kilo de hasch, il fera un procès-verbal mais - affirme-t-il - le dossier sera classé. Dont acte.

Les copains de la galère se portent bien en ce moment. Ils ne sont pas accros, ça se voit. « Si j'en trouve, j'en prends. Je vais galérer pour en chercher mais si je n'en trouve pas ce ne sera pas la grosse déprime - dit Claude - j'essaie d'avoir un peu d'amour-propre, de ne pas pleurer, de ne pas me conduire comme une carrette ».

Vingt sept ans, il en prend depuis dix ans, depuis qu'au lycée des « grands » ont introduit l'héro. « Nous on fumait de l'herbe, mais les grands ont commencé à nous proposer de l'héro pour gagner de l'argent pour se payer leur dope. Une fois que tu as touché la seringue c'est pour la vie. Tu seras toujours content si on t'en propose ».

Jusqu'à la semaine dernière il avait une voiture. Il l'a vendue 100.000 balles, soit deux jours de défoncée. « C'est tout ce qui me restait » dit Claude qui travaille de temps en temps, pour décrocher. Des boulots sur des marchés ou comme manutentionnaire en usine. Autrement, il vit chez ses parents.

Laurence, qui était architecte se rappelle qu'elle regardait la shooteuse avec horreur : « ce n'est pas pour moi, je n'aime pas les piqûres, me disais-je, les mecs qui se piquaient me donnaient la nausée. Pendant un an et demi j'ai donc sniffé de la poudre. Mais après j'étais accro. Au début, c'est vraiment bon et puis

Sachets d'héroïne. (Photo Gamma).



ça diminue et il t'en faut de plus en plus pour retrouver le « flash ». Plus tard, non seulement tu ne le retrouves pas, mais tu prends de la dope pour être normal, pour fonctionner. Moi, je ne pouvais pas aller travailler le matin sans un shoot. Je tenais jusqu'à l'après-midi, juste. Tu es tellement mieux quand tu en prends ! Si bas que tu sois, la poudre te fais aller un peu mieux. Tu es bien dans ta tête. Le problème, le seul problème, c'est quand tu n'en as pas ».

Mais, repètent-ils, on en trouve toujours. D'ailleurs, pour cette raison, si on veut décrocher il faut quitter Draveil.

une shooteuse dans la tête

Laurence est partie vivre ailleurs. « A Draveil, tous mes amis sont dans la poudre. Ici, on n'est pas bien, on a envie d'autre chose et la poudre c'est la facilité. Partir ça fait mal - pas seulement physiquement - mais c'est la seule solution. Je suis partie en chialant ».

Je la regarde, elle se frotte le bras. « Mais tu viens à Draveil de temps en temps... »

... et la première chose, le premier soir, c'est un bon shoot ! Elle rit. « Mais je ne suis plus accro. Je me suis vue malade pendant deux ans, tous les matins, passant mes journées à taper dix sacs aux uns et aux autres. Moi je n'ai jamais pu dealer, vendre à des gens qui tremblent devant toi, quand tu sais à quel point ils souffrent. Des fourmis, des maux de tête, des décharges électriques... J'étais prête à tout pour ne plus avoir mal. Le manque c'est l'enfer ».

Accro, pas accro, ligne mouvante. On décroche si on veut, pas autrement. « J'ai toujours refusé de voir un médecin, dit Claude, je me fais moi-même des cures je suis bien resté cinq mois sans shoot, quand je travaillais dix heures par jour. Je ne voyais personne. Mais après, j'étais content de replonger ».

La galère prend la journée, éventuellement la soirée. Aujourd'hui on s'est replié sur les cafés de Montgeron. Draveil est désertée. Les patrons de café virent les drogués mais les reprennent quand, comme à Draveil, les garçons de café se plaignent de ne plus avoir de clients. Aussi ferment-ils les yeux quand un « client » sort sa shooteuse. Quant au civil on le reconnaît : il joue au flipper sans regarder la balle. Personne ne s'en préoccupe. On téléphone à Paris pour se rencarder, savoir quand la dope arrive.

- D'où ?

- Belleville, Amsterdam. Parfois un mec de Draveil se paie le voyage en Thaïlande. Et puis, il y a eu ce casse dans un laboratoire de Melun, quinze kilos d'opium, de quoi tenir quelque temps... »

Mes copains sont dans le brouillard. Dans le café, on entre, on sort, on téléphone, on chuchote, on fonce dans les toilettes. « Les flics voulaient mettre une caméra dans les WC... »

Depuis trois ans, l'héro arrive massivement dans la région. Comment ? On ne sait pas trop. Mais comme les jeunes se connaissent et se retrouvent aux mêmes cafés, la poudre s'est diffusée très vite chez les moins de trente ans. Comme par hasard l'herbe et le hasch se sont raréfiés : « les lycéens qui fumaient se sont mis à l'héro parce que c'était la seule dope qu'on pouvait se procurer facilement ».

- Facilement ? A des sommes fabuleuses et dans une qualité incertaine.

Ainsi, l'année dernière a été particulièrement mortelle. On comptabilise : « il y a eu le mec qui sortait de taule et le soir même se fait un shoot mais il prend la dose qu'il se faisait avant... trop forte, il est mort. Les statistiques ne comptent pas les trois jeunes qui n'ont pas senti la fuite de gaz parce qu'ils étaient complètement défoncés. Nous avions aussi un copain qui venait d'une cure de désintox et devait être transféré dans un hôpital psychiatrique. Pendant deux jours il a supplié ses parents de ne pas l'envoyer, le troisième il s'est pendu. Un autre s'est tiré une balle dans la tête ».

A chaque rentrée, on demande qui est mort.

« Personne ne décroche vraiment - dit le jeune animateur de la MJC - même les vieux potes qui crèvent ça ne fait pas arrêter. Je me souviens des deux copains de Marc quand il est mort d'overdose qui hurlaient dans tout Draveil « le premier que je vois avec une pompe je lui casse la gueule ». Un mois plus tard ils cherchaient de la dope ».

criminalisation

Interdiction d'acheter des seringues légalement, les hépatites vont se multiplier avec les shootuses usées qu'on rince à l'eau

du robinet. De plus en plus chère, la poudre est souvent coupée au glucose qu'on s'envoie dans le sang sans le savoir. Plus la drogue est clandestine et plus elle est dangereuse.

Alors on appelle le SAMU, on emmène le copain qui délire à l'hôpital de Villeneuve St George où aucun équipement n'est prévu spécialement. On casse des pharmacies pour les tranquillisants et le reste.

A Draveil, le soir, il faut passer par le commissariat si on veut acheter un médicament : le commissariat téléphonera au pharmacien pour le prévenir. La plupart des pharmacies ont déjà été cassées.

Et puis, des filles mineures ont braqué une postière pour avoir du fric - il en faut pour se payer la dope - mais si la police vous rend visite ou vous envoie à Fleury pour un petit séjour, cela ne surprend personne. On sait que c'est un risque.

Les juges d'Evry - qui sont probablement au syndicat de la magistrature - se réfèrent à la circulaire du Ministère de la Justice (7 mars 1977) : « alors qu'auparavant les toxicomanes revendeurs étaient assez souvent considérés comme ne relevant que d'un traitement médical, il convient, devant les dangers d'un prosélytisme croissant et dans un but d'exemplarité, de requérir plus fréquemment des peines sévères d'emprisonnement ».

L'un des juges d'instruction me montre les petites fiches jaunes épinglées au mur qui représentent chacune un détenu à Fleury : 27, qui attendent d'être jugés pour « trafic ».

Pas mécontent, le juge qui pense « stopper » ainsi la circulation de l'héro - une croyance que le policier des stupés ne partage pas - « au bout de quinze jours de prison le drogué est sevré » me dit le juge.

D'accord. Patrick reconnaissait la veille que la prison avait évité à certains de ses copains de crever. Mais entre quinze jours et deux ans...

« Je ne poursuis que lorsqu'il y a « cession », « dépannage », « achat » ou « revente », précise le juge, transformant donc les cinq copains qui se groupent pour acheter de la poudre en « association de malfaiteurs ».

Le juge, qui a lu Lacan et fait un stage sur les stupéfiants est

préoccupé par la post-cure. Il est conscient qu'une cure obligatoire ne marche pas, mais forçons quand même les gens : ordre de placement...

« Je ne vous cache pas que je suis sévère » me dit ce jeune juge qui ne connaît de la réalité que les rapports de police.

Sur le terrain, on est content parce que la dope est arrivée. Chez les copains, rituel de la petite cuillère et de la shooteuse. « Pas à chier, c'est bon ! »

Le lendemain dans les couloirs de la brigade des stupéfiants je croise quatre lycéens, deux filles, deux garçons, quinze ans qu'on amène. C'est mercredi, jour des arrestations.

« Vous allez les garder ? »

« Quatre jours. Ensuite Fleury » répond le chef de la brigade. « Ce sont des trafiquants ».

Anette LEVY - WILLARD

Le cercle vicieux

Je suis absolument convaincu que dans l'état actuel de l'agencement « drogue dure », on ne peut pas séparer le mécanisme de délinquance et de criminalisation du mécanisme de la drogue en elle-même. Ces drogues coûtent tellement cher qu'elles impliquent tout un style de vie et un type de revenus qui enferment le drogué dans une sorte de ghetto interlope. Il y a là un mécanisme économique infernal dont on ne pourra sortir qu'à la condition d'en venir à une distribution gratuite de drogue. Peut-être sous contrôle médical ; mais cette question ne saurait être abordée qu'à la condition qu'un nouvel abord non répressif, et donc un nouveau rapport de force entre les personnes concernées et les pouvoirs, puisse s'instaurer. A tout prendre, le résultat serait certainement beaucoup moins catastrophique que la situation actuelle qui conduit les drogués à vivre dans une angoisse et une panique permanentes, qui secrète un milieu spécial développant des mythes sur la consommation des drogues dures, tout un prosélytisme qui constitue d'ailleurs la seule façon pour les dealers drogués de s'en tirer. Le problème est là. Il ne s'agit nullement de théoriser à tort et à travers sur une prétendue escalade des drogues douces aux drogues dures, mais de désamorcer les systèmes d'induction qui conduisent au prosélytisme. Imagine-t-on que l'on contraigne les syphilitiques, pour survivre, à répandre la syphilis ? Il est donc indispensable que l'on mette en libre circulation les drogues dures avec la possibilité d'offrir au drogué un choix dans la gamme des produits de remplacement. Les modalités d'organisation d'une telle diffusion à fin thérapeutique seraient à définir avec les groupes de drogués eux-mêmes, avec les travailleurs sociaux, les médecins. Mais le premier principe consisterait à interdire aux juges et aux policiers toute intervention répressive dans ce domaine.

La mythologie « scientifique » qui consiste à définir le mécanisme des drogues dures comme relevant de processus chimico-biologiques radicalement différents de ceux des autres drogues est symétrique de la mythologie véhiculée par les drogués eux-mêmes. L'alcool est une drogue extrêmement dangereuse, et ce n'est pas parce qu'on l'a mis en vente libre qu'il y a eu plus d'alcooliques chroniques ou de cirrhoses du foie. La régularisation, dans le domaine des drogues dures se fera d'elle-même. Et on aboutira sans doute avec un régime de liberté à une diminution du volume de consommation, en raison de la perte d'intensité du mythe et de la disparition des dealers prosélytes.

Félix GUATTARI (extrait du numéro de « Recherches » de décembre 1979 : « Drogues : passions muettes » par Numa Murard et Alain Jauber)



Photo M. Rosenthal